

Philippe Claudel

# BARRIO FLORES

Petite chronique des oubliés

Roman traduit de l'imaginaire  
par  
Philippe Claudel

Photographies  
de  
Jean-Michel Marchetti



roman  
LA DRAGONNE

LES HABITANTS du Barrio Flores sont passés dans le monde, et le monde ne les a pas remarqués. Personne n'a retenu leurs noms, ni leurs sourires, ni la forme de leurs mains, ni le dessin de leurs rides. Personne. Tant de choses sans importance se conservent pourtant dans la mémoire des hommes. Mais eux, les gens du Barrio Flores, ont versé à jamais dans le grand oubli. C'étaient pourtant des manières de saints, je le jure.

Ils méritaient bien une couronne, d'or, de mots et de musique, pour chasser celle d'épines qu'ils ont portée toute leur vie. Une toute petite couronne, que peu verront d'ailleurs, faite avec des ronces, des larmes, de la crasse, des yeux plissés, des sentiments perdus. Oui. Cette couronne-là. Pas une autre. La plus belle en somme.

•

## Pepe Andillano

J'ATTENDAIS des heures que les parties se terminent sur une chaise rococo à l'assise vert d'eau.

« Petite musique, tu te tortilles comme un possédé, attention à ne pas user le velours avec tes fesses en couteau, c'est comme une joue d'ange ces tissus-là, une peau de déesse, sais-tu... », me disait entre deux bandes Pepe Andillano, la gueule fracassée par la fumée du tabac brun qui lui brûlait les lèvres et montait vers le plafond comme pour lécher son arabesque de plâtre fendillé, et ses moulures peintes par les chiures de toutes les mouches de la création.

La salle de billard des frères Antimogno – l'aîné avait un ventre de saucisse et le cadet traînait à toutes les messes une femme aux cheveux décolorés – ressemblait à une gare patibulaire, oui, patibulaire, ce beau mot volé un jour dans la conversation de Pedro Lasmeigno, et que j'avais gardé comme un trésor dans

le fond de mes poches. J'en ignorais le sens mais je le jetais tant que je pouvais, à la face des vendeurs des rues qui me refusaient leurs verres de zumo chuchu parce que je n'avais pas d'argent, ou bien près des toits détremvés sur lesquels la lune d'octobre abandonnait ses rousseurs.

Pepe Andillano avait le plus clair des sourires, quelques dents d'une blancheur de banquise à côté de trous si noirs qu'il me semblait souvent m'y perdre et y tomber. Sur le tapis des tables, il oubliait sa jambe morte. Les trois boules d'ivoire, les deux blanches et la rouge, lui donnaient la grâce d'un danseur, pareille à celle d'Esteban Cochilla, par exemple, qui ne sortait jamais de son garni minable sans ses chaussures en lézard fauve et son feutre de Poméranie.

Esteban, quand il dansait contre les hanches de Palomina Bolem, la femme du boucher du marché de Veramanga, c'était comme si Dieu avait choisi l'art du tango plutôt que celui de sauver les hommes. Sous l'éclat d'une petite loupiote qui vacillait dans le vent du soir comme un faible cœur, ses jambes enlaçaient celles de Palomina, dont le mari cocu découpait inlassablement des porcs dans son arrière-boutique avec de

grands ciseaux de couturière. Tous deux en dansant s'élevaient au-dessus de nous autres, les pauvres du Barrio Flores, petits, grands, hommes accoudés à la lisière de leur vie, femmes aux mamelles sèches d'avoir trop nourri leur marmaille. Esteban et Palomina parlaient dans les étoiles, et cela toute la nuit, et nous les suivions un peu, aussi fort que nous le pouvions.

« Petite musique, tes fesses sont des os de poulet, attention au beau velours de la chaise... les anges, je t'ai dit, les anges... tu as des vers ou quoi ? Ne mange pas trop cru, rejette la viande rose, les mauvaises pensées, et tout ira mieux, garde-toi pur, petit, tu es ma musique, ma petite musique, ne l'oublie pas... »

J'avais huit ans, les genoux écorchés, les cheveux poisseux, je sentais la fumée de mauvais feux, mes pieds ne touchaient pas le sol des salles de billard où les crachats s'endormaient dans la sciure, je changeais peu de maillot, je puais l'enfant sale. Je vivais dans une ville où les fanfares étaient aussi nombreuses que les assassinats au couteau, et où les bals des vendredis sonnaient comme de belles rédemptions.

Pepe Andillano était le plus grand joueur de billard du Barrio Flores, malgré son œil trouble, ses dents en

moins, sa jambe sèche comme la grappe d'un raisin jamais cueilli, et je traînais tout le jour dans son sillage à regarder l'élégance de ses combinaisons fuyantes sur les tapis râpés des bouges à paris :

« Qui met 1 000 escuderos, 10 000, 20 000 escuderos sur Pepe et son fameux triple à retour, à moins qu'il nous fasse la virevolte du roi, ou la parallèle de Felipe, qui met 10 000, 20 000 ? »

Sur le bord des tables garnies de cendriers, on rencontrait toujours les mêmes lassitudes, les mêmes odeurs de sueur sous les chemises jadis blanches, ouvertes désormais sur des ventres poilus et des cous apeurés. Parfois, des gogos arrivaient de la ville basse le portefeuille gorgé de liasses et Pepe gagnait alors de quoi nous faire manger comme des rois, et rire aussi dans le grand cinéma du boulevard Amizcarzo, qui projetait sur son écran de draps cousus les cavalcades poussiéreuses d'Indiens d'opérette.

Pepe m'appelait inlassablement sa Petite musique :

« Pourquoi je t'appelle ainsi ? Parce que je suis vieux et fatigué et que tu es plus léger qu'un violon et plus rieur qu'une flûte, parce que la vie ne m'a donné que le mauvais, la boue et les pointes, les entailles jusqu'à

toi, jusqu'à ta venue, parce que tu me fais chanter tout au-dedans de moi, même si mes lèvres ne sifflent jamais et que ma jambe est raide comme un clou de charpentier. »

•